

tantes; il coule à plein bord dans nos villes, il est la loi commune, universelle. Une curiosité inouïe, molle et luxurieuse agite les cœurs. Il n'est rien qu'ils n'inventent pour rallumer leurs désirs éteints, rien qu'ils n'essaient pour réveiller leur imagination blasée. La nature qu'ils violentent s'épouvante de leurs excès : les femmes font l'office des hommes, les hommes celui des femmes. Quel horrible spectacle que cet inceste perpétuel ! Quels trophées pour notre civilisation ! (1)..... Voilà où en était réduit le monde ! les hommes ne savaient plus vivre, selon la raison et selon la nature. Ce fut dans le but de les ramener dans cette double voie que le *Pédagogue* fut composé, car il n'est autre qu'un traité complet de la science de la vie.

Ce grand évêque, dont les connaissances étaient universelles, n'a vu dans l'emploi des modificateurs qu'un moyen de parvenir simultanément à la force, à la santé, à la beauté, ce qui est la fin suprême de l'hygiène, comme nous l'avons reconnu. « Il est de l'essence de l'homme, dit-il, de purger son âme des souillures, de maintenir sa chair dans un état de force et de sainteté (2). Il considère la beauté du corps comme un reflet de la santé : *liberalis autem sanitatis flos est pulchritudo*. Quelle expression ! mais, ajoute-t-il plus loin, la plus merveilleuse des beautés est celle qui se reflète de l'âme sur le corps, quand elle est rayonnante de l'effulgence du Saint-Esprit et des caractères qui en découlent, de joie, de justice, de prudence, de force, de modération, de zèle pour le bien. Tous ces sentiments impriment à la physionomie un cachet de beauté particulière, surpassant toutes les autres (3).

(1) *Ped.* liv. III, p. 65.

(2) *Id.*, liv. II, p. 50.

(3) *Id.*, *id.*